

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 452—SAMEDI, 31 DECEMBRE 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



GALERIE CANADIENNE. — L'HONORABLE M. LOUIS-OLIVIER TAILLON

Le nouveau premier ministre de la province de Québec

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 31 DECEMBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos gravures, J. St-E.—Car. et du "Monde Illustré," J. St-E.—Poésie : La nouvelle année, par Jacque Normand — Le jour de l'an en famille, par G. D.—Les trois souhaits : Conte du nouvel an, par Gaston Labat.—Galerie canadienne : Le héros de la Monongahé, par Monogahé de Beaujeu.—L'insulteur, par J. P. Vébert.—Le cardinal Lavignerie.—Notes et Faits : Faibleses humaines ; Histoire des mots et locutions, Les commandements du médecin.—Propos du docteur.—Rapports des juges sur notre concours du jeu de dames.—Feuilletons : Les mangous de feu (suite) par Louis Jacoliot ; La belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary.

GRAVURES.—Portraits : l'hon. M. L. O. Taillon, premier ministre de la province de Québec — M. Ferdinand de Lesseps ; Son Eminence le cardinal Lavignerie ; M. A.-H.-M. Liénard de Beaujeu.—Gravures de nos feuilletons

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

LE CENT-TROISIÈME TIRAGE

Le cent-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de DECEMBRE), aura lieu samedi, le 7 JANVIER, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister ; entrée libre.

ENTRE-NOUS.



En'est passans étonnement—je devrais même dire que c'est avec une profonde stupéfaction—que nous avons lu le document suivant qui vient de faire le tour de la presse canadienne :

"Ceci est mon testament :

"Je, Louis Tellier dit Lafortune, de la cité de Montréal, donne et lègue à Nar-

cisse Marion, notaire de Sainte-Sophie, comté de Terrebonne, la somme de cinq cents piastres, à prendre sur tous mes biens que je délaisserai à ma mort. Je lui donne cette somme pour l'indemniser de tous les torts, dommages et peines que je lui ai causés, à sa personne, à sa famille et à ses biens pour l'avoir fait arrêter illégalement et injustement en l'accusant de m'avoir volé un *billet* promissoire du montant d'au-delà de trois cents piastres, en

juillet 1882, le traduisant ensuite à la Cour Criminelle à Sainte-Sholastique, en août 1883. Je l'ai fait condamner sur ma seule déposition et preuve personnelle à trois ans au pénitencier provincial de St-Vincent de Paul par le juge Belanger. Je déclare solennellement que j'ai fait condamner Narcisse Marion parce que je l'accusais faussement par ma fausse déposition. Narcisse Marion ne m'a jamais volé le billet pour lequel je l'accusais, il a été injustement condamné. Je le lui avais transporté et j'en avais reçu la valeur par d'autres billets. Enfin, étant malade depuis longtemps, étant sur le point de mourir, car j'ai une maladie qui peut me faire mourir dans un instant, d'après l'opinion des docteurs, voulant réparer mes torts de mon vivant et tous les dommages que je t'ai causés pour t'avoir fait arrêter et condamner faussement, je te donne la somme de cinq cents piastres pour t'indemniser de tout le mal et dommages que je t'ai causés.

"J'espère que tu me pardonneras ainsi que mon Dieu. Je t'ordonne de publier le présent testament après ma mort, dans tous les journaux que tu voudras pour faire rétablir ton honneur que j'ai tant attaqué et flétri par vengeance ; tu sais pourquoi : parce que tu n'as pas voulu casser la donation que j'ai faite avec Payette St-Amour, mais tu n'étais pas coupable, pardonne-moi, si tu veux être pardonné. La somme de cinq cent piastres te sera payable cinq ans après ma mort, sans intérêts. Je nomme pour exécuter mon testament, P. Blouin notaire de St-Lin, qui te remettra le présent immédiatement après ma mort qui n'est pas éloignée. C'est avec peine que je puis écrire mon testament, la main me tremble très fort... Pardonne-moi tout ce que je t'ai fait. J'ai signé et j'ai écrit le testament de ma main propre, mais tremblante, à Montréal, le vingt janvier mil huit cent quatre-vingt-sept.

"(Signé) LOUIS TELLIER dit LAFORTUNE.

"(Vraie et textuelle copie).

"Déposée en mon étude par le testateur, 23 janvier 1887.

"(Signé) P. BLOUIN, N. P."

Ainsi, nous sommes en présence d'une erreur judiciaire qui a envoyé un innocent au bagne et l'a frappé d'infamie.

Ce testament, je le répète, fait le tour de la presse du pays, et c'est justice, on ne pourra jamais donner assez de publicité à un document de cette nature—mais je ne puis comprendre qu'un journal de Montréal ait cru devoir l'accompagner de la réflexion suivante :

"Nous conservons à ce testament la forme que lui a donnée le défunt, dont tout le monde devra admirer l'héroïque repentir."

Héroïque ! Qu'y a-t-il d'héroïque dans cet acte ?

Ce testament prouve, au contraire, que le repentir trop tardif de son auteur a été souillé d'une faute nouvelle, puisque la publication n'en était ordonnée que pour cinq ans après sa mort.

Pourquoi ces cinq ans ? N'est-ce pas, par le fait, une aggravation de peine pour l'innocent ? Cinq ans de honte à ajouter aux trois années de bagne ? Etait-ce pour que la mémoire du véritable criminel fût pendant cinq ans à l'abri de tout déshonneur ? Est-ce pour mettre sa succession en sûreté contre une action en dommages ?

En vérité, on se perd en conjectures, mais le résultat ne change pas ; il se solde par des angoisses prolongées de gaieté de cœur.

En voilà un que Belzébuth, Satan, et tous les diables de l'enfer doivent faire rôtir avec volupté, puisqu'il a réussi à faire le mal, même après avoir cessé de vivre !

C'est un singulier héros que ce mort malfaisant !

* * Et maintenant que le coupable est dans la tombe, quel remède peut-on apporter au fait accompli, à cette épouvantable erreur involontaire de la justice ?

Hélas ! la loi est muette.

Il n'est pas possible d'obtenir la révision du procès, la réhabilitation n'existe pas en pays anglais.

Après avoir porté la casaque du forçat, après avoir languï, souffert mille souffrances pendant trois ans de pénitencier, la loi est-elle si impuis-

sante, si imparfaite, qu'elle ne puisse rien faire pour l'innocent ?

Rien. La justice—quelle amère dérision que ce nom en pareille circonstance !—la justice ne permet pas de nouveau procès en matière de félonie, sauf pour des vices de forme seulement.

* * Je ne trouve, dans nos annales judiciaires, qu'un seul cas où il est question de nouveau procès dans une cause de félonie. C'est celle de la Reine contre J.-B. Daoust, en 1865.

Daoust était accusé d'avoir forgé la signature de Desforges sur plusieurs billets promissoires renouvelés. Le jury le déclara coupable dans le premier procès, et les autres causes semblaient prédestinées au même sort, si elles étaient appelées, quand l'avocat de Daoust, l'honorable Gédéon Ouimet (aujourd'hui surintendant de l'instruction publique), apprit qu'un nommé Legault pouvait jurer que Desforges avait autorisé Daoust à signer son nom sur les billets renouvelés. Il insista pour que l'accusé s'ait un procès sur une autre des accusations identiques à la première et, cette fois, le jury acquitta Daoust.

Celui-ci se trouvait dans une singulière position, entre un verdict de coupable et l'autre de non-coupable, et c'est pour l'en sortir que M. Ouimet demanda qu'un nouveau procès eût lieu sur le premier acte d'accusation, afin de pouvoir faire entendre Legault.

L'avocat de la couronne, M. Johnson (actuellement juge en chef de la Cour Supérieure), dit que le cas était tellement anormal qu'il ne croyait pas devoir s'opposer à la motion, qui fut accordée par l'honorable juge Mondelet.

"J'ai été juge dans les deux causes, dit-il, je suis parfaitement au courant des faits, et il est impossible de douter que Daoust se croyait autorisé ou était autorisé à signer le nom de Desforges, et je crois qu'il est non-seulement juste, mais encore que c'est un devoir pour moi d'accorder un nouveau procès."

Ce procès devait avoir lieu plus tard.

Au terme suivant, l'honorable juge Aylwin, qui présidait, déclara que cette décision était nulle, que la loi anglaise s'opposait à un nouveau procès dans le cas de félonie, et cette opinion fut confirmée par la Cour d'Appel.

Sans un *nolle prosequi*, c'est-à-dire sans une déclaration que fit la couronne par laquelle elle renonçait à aller plus loin, ce qui annulait l'acte d'accusation, le juge Mondelet aurait été forcé de prononcer une sentence contre Daoust, qu'il savait être innocent.

Il faut avouer que la loi est parfois bien dure et bien peu logique.

Sans l'énergie de son avocat, qui avait insisté pour qu'un des autres procès suivit son cours, Daoust était perdu.

* * M. Marion a cinquante-trois ans, mais il est bien vieux pour son âge ; on lui donnerait plus de soixante-dix ans. Cette vieillesse prématurée est le résultat des souffrances morales qu'il a supportées depuis neuf ans.

L'opinion publique le réhabilite, mais cela suffit-il ? Je ne le crois pas.

Les députés ne devraient-ils pas prendre l'initiative d'un mouvement destiné à rendre justice au malheureux dont la vie a été ainsi brisée. Ne pourraient-ils pas adopter un bill contenant les faits de cette malheureuse cause et qui constituerait un document officiel proclamant l'innocence et la réhabilitation de M. Marion ?

Espérons que cela sera fait sous cette forme ou sous une autre, car cette question intéresse la société tout entière et l'administration de la justice.

Les jurés, devant ce triste exemple, n'auront-ils pas désormais le droit d'hésiter à rendre un verdict de culpabilité, s'ils savent qu'en cas d'erreur involontaire de leur part, il n'existe aucun remède contre cette erreur.

Il existe certainement dans la loi une lacune qu'il faut faire disparaître.

* * Les armées européennes augmentent chaque année.

Voici, sur le papier, c'est-à-dire quand les lois de recrutement actuelles auront produit leur plein effet, le nombre d'homme que les pays suivants pourront mettre sur pied de guerre :

Allemagne.....	4,500,000
France.....	4,350,000
Russie.....	4,000,000
Italie.....	2,000,000
Autriche-Hongrie.....	1,900,000
Turquie.....	1,500,000
Espagne.....	800,000
Angleterre.....	602,000
Suède et Norvège.....	510,000
Suisse.....	489,000
Roumanie.....	280,000
Belgique.....	258,000
Bulgarie.....	200,000
Hollande.....	185,000
Grèce.....	18,000
Serbie.....	180,000
Portugal.....	154,000
Danemark.....	91,000
Monténégro.....	55,600

Plus de vingt-deux millions d'hommes prêts à se tuer.

Au Canada, on préfère mourir de vieillesse, c'est plus sage, mais il ne faut pas oublier que nous nous trouvons dans une position exceptionnelle, sans voisins, et, pour être franc, sans envieux.

* * Amis du MONDE ILLUSTRÉ, j'ai le plaisir de vous faire, pour la neuvième fois, mes souhaits de bonne année.

Soyez heureux, et que les jeunes, surtout, n'oublient jamais que l'amour et le respect qu'ils portent à leurs parents sont pour eux un gage de bonheur pour l'avenir.

Politiciens, embrassez-vous, quitte à vous battre dans quelques jours, puisque c'est, je ne dirai pas votre vocation, mais votre profession.

Froid, aie pitié des pauvres.

Malheur, épargne-nous.

Prosperité, donne-nous un de tes sourires, dont tu es si avare.

An nouveau, malgré ton sinistre nombre, 93, sois doux et pacifique.

A tous : Bon An !

NOS GRAVURES

LE NOUVEL AN : L'HEURE SOLENNELLE

La jolie fille est dans l'attente. Son cœur palpite, ému, à l'approche de l'an nouveau qui s'en vient, s'en vient, et lui apporte la réalisation de quelques rêves !... peut-être, aussi, probablement, hélas ! la mort de bien des illusions. Son doigt fiévreux, que mène l'anxiété, se porte instinctivement vers la grande aiguille du cadran ; elle veut accélérer sa marche, la porter d'un coup au moment qui va trancher la séparation entre un passé déjà oublié et un avenir tant souhaité !... Naïve enfant !—J. St-E.

L'HON. M. L.-O. TAILLON

LE MONDE ILLUSTRÉ offre, dans sa page de frontispice, le portrait du nouveau premier-ministre de la province de Québec. C'est le 13 du mois courant, de décembre, que l'honorable député de Chambly,—depuis les élections générales de mars 1892—a été appelé par le nouveau lieutenant-gouverneur, Son Honneur M. Joseph-Adolphe Chapleau, à former un cabinet pour remplacer celui de l'honorable M. De Boucherville, démissionnaire.

Avec le dévouement patriotique qui le caractérise, l'honorable député s'est rendu à l'appel de la Couronne, malgré son instinctive aversion pour les dangereux honneurs et responsabilités de cette charge. Sous son honorable direction, tous les anciens ministres ont accepté de garder leur por-

tefeuille—les honorables MM. Beaubien, Flynn, Nantel, Casgrain, Hall, Pelletier et McIntosh—et le nouveau cabinet s'est trouvé, sans la moindre secousse, substitué à l'ancien.

L'honorable premier ministre faisait déjà partie du précédent ministère, à titre de ministre sans portefeuille, et en cette qualité LE MONDE ILLUSTRÉ a déjà donné son portrait dans le groupe du cabinet—No 402, du 16 janvier 1892. Tout comme en 1887—No 142, du 22 janvier—alors que M. Taillon venait d'être élu député de Montcalm et allait passer chef de la loyale opposition de Sa Majesté, à l'avènement du cabinet Mercier, le 27 janvier 1887.

Pour détails plus amples sur le compte du nouveau premier ministre, nous renvoyons nos lecteurs à ces deux numéros de la collection du MONDE ILLUSTRÉ. Nous nous contenterons d'ajouter ici qu'adversaires comme amis se plaisent à reconnaître dans l'honorable M. Taillon—élu l'automne dernier à l'unanimité, batonnier du barreau de Montréal—le type du citoyen intègre et de l'honnête politicien.—J. St-E.

M. FERDINAND DE LESSEPS

A Paris, le contre-coup des événements du Panama, devenus légendaires, et qui menacent presque la France d'une révolution politique, remet en pleine lumière d'actualité la personnalité de celui que l'admiration spontanée de ses compatriotes a surnommé le *Grand Français* : Ferdinand de Lesseps.

On a parlé, à son propos, de "la vanité des gloires humaines" ; nous est avis que la sienne n'aura pas trop à souffrir des révélations tristes que semble promettre la mise au clair de ce gigantesque tripotage, cette monumentale juiverie, comme écrirait si justement Drumont.

Des filous sans vergogne, d'autant plus infâmes qu'ils posent comme gens de haute lignée, ont traité abusivement du vieil âge de ce grand homme.

De Lesseps a pu servir de paravent à ces chevaliers d'industrie, sans qu'il s'en rendit compte ; de complice, nous nous refusons à le croire. Ces spoliateurs d'une partie de l'épargne française étaient de faux disciples du Perceur d'isthmes, ses Judas : voilà notre sincère opinion jusqu'à démonstration évidente du contraire.

De Lesseps, plus jeune, a donné Suez au monde ébahi ; De Lesseps, moins vieux, lui eut donné Panama.

Aussi, sommes-nous heureux, nous du Canada-français, de saluer pleins de respect, ce noble vieillard de quatre-vingt-sept ans, ce grand Français de génie qui a tenu dans son siècle une si large place. Et nous profitons de l'occasion pour reproduire cette photographie qui nous le montre vêtu de l'habit à palmes vertes, ceint de l'écharpe de grand-croix de la Légion d'honneur, les traits appesantis par l'âge, l'air vénérable, et lui réitérer de loin l'expression de notre admiration toujours vive et sincère.—J. St-E.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Une joyeuse nouvelle m'arrive d'outre-Atlantique, ajoutant aux joies des fêtes de l'an nouveau. Notre ami et collaborateur sympathique, M. Frédéric Lévy, d'Alais, s'embarque pour le beau pays de l'hyménée, au premier jour de janvier prochain, en compagnie de Mlle Lucie Crémieux, sa cousine et sa fiancée.

A l'heureux partant tous les vœux et souhaits sincères du MONDE ILLUSTRÉ.

* *

Il vient de se constituer à Bordeaux, île de Montréal, un cercle dramatique auquel ses parains promettent les plus riches destins. Nous n'hésitons pas à penser un peu comme eux, en saluant dans le directeur de ce cercle M. J.-P. Vébert, notre excellent collaborateur, et dans le secrétaire, notre ami M. J.-M. Mercier.

Drame à l'étude, salle de théâtre en construc-

tion : ils se sont mis à l'œuvre hardiment. Honneur à leur esprit d'initiative, et succès à leur entreprise !

* *

Depuis que LE MONDE ILLUSTRÉ existe, presque tous les journaux hebdomadaires du Canada et des Etats-Unis se sont permis de puiser largement dans ses colonnes. C'est une réclame pour nous. C'est aussi un indice que nos collaborateurs savent plaire au public. Nous n'y voyons aucun mal quand ces journaux donnent les signatures afin que le lecteur sache à qui il a affaire. Mais nous trouvons qu'il y a mauvaise foi lorsque l'on retranche cette signature afin de dérouter le lecteur.

Avis à qui de droit.

* *

Souvent déjà j'avais entendu faire des compliments de cette publication parisienne qui s'appelle le *Saint-Nicolas*, et s'adresse spécialement aux enfants qui commencent à lire. J'avoue que je n'osais y croire. Mon opinion à cet égard a bien changé depuis que je me suis donné la peine de parcourir quelques numéros de ce journal illustré pour les petits, et plus particulièrement le dernier qui est tout bonnement charmant. Paris, qui a des agents de publicité pour atteindre toutes les classes, peut se féliciter de son exquise gazette pour les enfants. Ce journal est on ne peut mieux fait pour ne laisser que des impressions fraîches et douces, mêlant l'instructif à l'agréable, dans ces jeunes imaginations et former à la droiture ces tendres cœurs. Tous les parents chrétiens et soigneux, qui veulent cultiver le goût de la lecture chez leurs enfants, ne sauraient leur mettre en mains des pages mieux choisies.

Abonnement, au Canada, quatre piastres par an ; s'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, à Paris, France.

Le numéro 2 (14^{ème} année), en date du 8 décembre courant, avec les très originaux dessins sur le Dahomey et son roi *Bekanzinc*, admirables pour les enfants, est, je le répète des plus attrayant. Je le recommande aux amateurs.

* *

LE MONDE ILLUSTRÉ ne saurait se refuser à ce qu'on lui demande de prêter le concours de sa publicité à la réparation du scandale causé par un malheureux écart de plume. Nous le faisons d'autant plus volontiers que cette virile rétractation d'un tort reconnu nous paraît faire autant d'honneur à la loyauté du délinquant, qui se reconnaît et s'excuse, qu'au caractère intègre de la victime, qui obtient justice. Qu'on lise :

"Je soussigné, A. Filiatrault, directeur-gérant, de la *Canada Revue*, actuellement poursuivi, pour libelle, devant la Cour du Banc de la Reine siégeant en matières criminelles, dans le District de Joliette, pour avoir publié, le cinq novembre dernier (1892), dans le journal appelé *Canada-Revue*, un écrit diffamatoire contre Messire Frédéric Alexandre Baillaigé, prêtre et professeur de théologie au Collège Joliette, sous la forme d'une réponse à une prétendue lettre datée de Sorel, le vingt-huit d'octobre dernier (1892) et signée "un Père de famille", confesse, par les présentes, que le dit écrit est injurieux, calomnieux et mensonger, et que je ne suis ni justifiable ni excusable de l'avoir publié.

"Je rétracte cet écrit en son entier, et prie Messire Baillaigé d'accepter mes excuses.

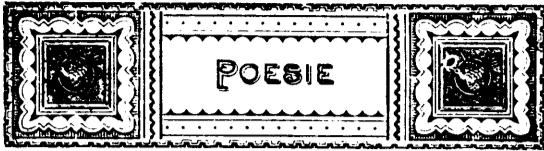
"En considération de cette rétractation et de l'engagement que je prends de payer tous les frais de l'action civile instituée contre la "Compagnie de publication du *Canada-Revue*" pour dommages, je prie le dit Messire Baillaigé de ne pas procéder outre dans ses dites poursuites pour libelle, tant au civil qu'au criminel.

"Je m'engage à faire publier la présente rétractation dans la *Canada-Revue*, la *Patrie*, l'*Electeur*, le *Canada* et le *National*, de Lowell, et je consens que le dit Messire Baillaigé la fasse publier où bon lui semblera. Fait en double.

"A. FILIATRAULT."

Joliette, 15 décembre 1892.

J. St-E.



LA NOUVELLE ANNÉE

Le Temps, d'un geste familier,
A retourné son sablier ;
Janvier va remplacer Décembre,
Et, de l'horloge qui bruit,
Les douze larmes de minuit
Viennent de couler dans la chambre.
Le front couronné de jasmin
Et de frais rubans pomponnés,
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Aux devantures des marchands
Bailent les partins allechants,
Dardant l'émail de leurs pruneles ;
C'est ce soir, dans leurs draps froqués,
Les garçons font des rêves bleus
Où passent des polichinelles ;
Les filles voient, sur leur chemin,
Quelle poupée enrubannée...
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Les grands sont de la fête aussi...
Madame, qui n'a pour soi
Que de paraître toujours belle,
Vient passer, dans les cercueils sereins,
Des anges portant des écrins
Et des bijoux ribambelle...
Oh ! le beau rêve surhumain,
L'être plus qu'une chère née !...
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Monsieur, lui, quarante ans passés,
Ventre rond, cheveux... espacés,
—L'âge des ambitions mûres—
Rêve qu'on rend justice, enfin,
A son esprit puissant et fin,
Aux combinaisons toujours sûres...
De quel joyau trait de carmin
Sa boutonnière est contournée !...
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Victime du calendrier,
La demoiselle à marier
Qui commence à monter en graine
Vient surgir un époux exquis
Du fond d'un sac de chez Marquis,
Anouille et modeste étreinte...
Oh ! que vite et sans examen
Son âme en lière s'est donnée !...
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Le Ministre ici passeger,
Toujours prêt à démissionner
Pour peu que la chambre le veuille,
Rêve qu'on a créé pour lui
Et qu'on ni remt aujourd'hui
Un immuable portefeuille...
Nargue le Parlement gamin,
Arbitre de sa destinée !...
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Maigre dans ton habit râpé,
Et ce soir sans avoir soupé
Cherchant le sommeil sur la paille,
O triste gueux, comme tu dois
Rêver en te léchant les doigts
A quelque céleste riaille !
Ton corps sec comme un parchemin
D'une gigue irrai-onnée...
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Eh toi, pauvre amant délaissé,
Qui dans notre siècle pressé
Crois à l'amour, cette folie,
Rêve, oh ! rêve suavement,
Donne quelque de sentiment,
A la fidèle qui t'oublie...
Regarde... Elle te tend la main,
Elle t'aime, ta Dulcinée...
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

JACQUES NORMAND

LE JOUR DE L'AN EN FAMILLE



Il est sept heures à peine. Un pâle rayon de lumière blafarde pénètre à travers les doubles rideaux, et déjà l'on gratte à la porte. J'entends dans la pièce voisine les rires étouffés et la voix argentine de mon bébé qui frémit d'impatience et demande à entrer.

—Mais, petit père, s'écrie-t-il, c'est le petit ami qui vient pour la bonne année.

—Entre, mon chéri ; viens vite nous embrasser.

La porte s'ouvre, et mon garçon, les bras en l'air, l'œil brillant, se précipite vers le lit. Son bonnet de nuit, qui emprisonne sa tête blonde, laisse échapper de longues boucles qui lui tombent sur le front. Sa grande chemise flottante qui embarrasse ses petits pieds augmente son impatience et le fait trébucher à chaque pas.

Entin, il a traversé la chambre, et, tendant ses deux mains vers les miennes :

—Bébé te souhaite une bonne année, me dit-il d'une voix étouffée.

—Pauvre amour, qui a les pieds nus ! Viens mon chéri, viens te réchauffer dans la chaude couverture ; viens te cacher dans l'édredon.

Je l'attire à moi ; mais, au mouvement que je fais, ma femme, qui sommeille, se réveille en sursaut.

—Qui va là ? s'écrie-t-elle en cherchant la sonnette. Au voleur !

—Mais c'est nous, chère amie.

—Qui, vous ?... Ah Dieu ! que vous m'avez fait peur ! Je rêvais qu'il y avait le feu, et ces voix au milieu de l'incendie... Vous êtes d'une imprudence, avec vos cris !

—Nos cris ! mais tu oublies donc, petite mère, que c'est aujourd'hui le jour de l'an, le jour des souhaits et des baisers ? Bébé attend ton réveil, et moi aussi.

Cependant, j'enveloppe mon petit homme dans le moelleux couvre-pieds, je le blottis dans l'édredon et je réchauffe dans mes mains ses pieds glacés.

—Mais, petite mère, c'est aujourd'hui la bonne année, s'écrie-t-il.

De ses bras il rapproche nos deux têtes, avance la sienne, et, de ses lèvres fraîches il embrasse à l'aventure. Je sens sa menotte potelée qui se promène dans mon cou ; ses petits doigts s'empêtrent dans ma barbe.

Ma moustache lui pique le bout du nez, et il éclate de rire en jetant sa tête en arrière.

Sa mère, qui est remise de sa frayeur, l'attire dans ses bras et agite la sonnette.

L'année commence bien, chers amis, dit-elle ; mais il nous faudra un brin de jour.

—Dis, maman, les enfants méchants n'ont-ils pas de joujoux au jour de l'an ?

Et le sournois, lorgne, en disant cela, une montagne de paquets et de cartons qui se dresse dans un coin et que l'on aperçoit malgré l'obscurité.

Bientôt les rideaux s'écartent, les volets s'ouvrent, le jour arrive à flots, le feu pétille gaiement dans l'âtre, et l'on dépose sur le lit deux gros paquets soigneusement entortillés.

L'un est pour ma femme et l'autre pour mon gros chéri.

Qu'est-ce ? que sera-ce ? J'ai accumulé les nœuds, triplé les enveloppes, et je suis avec délices leurs doigts impatients perdus dans la ficelle.

Ma femme s'impatiente, sourit, se fâche, m'embrasse, et demande des ciseaux.

Bébé, de son côté, tire de toutes ses forces en se mordant les lèvres, et finit par réclamer mon aide. Son regard voudrait percer l'enveloppe. Tous les signes du désir et de l'attente sont peints sur son visage. Sa main, perdue dans l'édredon, fait grincer la soie sous ses mouvements convulsifs, et ses lèvres s'agitent avec bruit comme à l'approche du fruit savoureux.

Enfin, le dernier papier vole. Le couvercle saute et la joie éclate.

—Ma palatine !

—Ma ménagerie

—Pareille à mon manchon,—cher petit mari !

—Avec un berger à roulette,—bon petit papa que j'aime !

On me saute au cou, quatre bras à la fois m'enlacent et me pressent. L'émotion me gagne, une larme me vient aux yeux ; il en vient deux à ceux de ma femme, et Bébé qui perd la tête laisse échapper un sanglot en m'embrassant la main.

C'est absurde, allez-vous dire.

Absurde, je m'en sais rien ; mais délicieux, j'en réponds.

La douleur, après tout, ne nous arrache-t-elle pas assez de pleurs pour qu'on pardonne à la joie la larme solitaire que par hasard elle fait répandre ?

La vie n'est pas si douce qu'on s'y aventure seul, et quand le cœur est vide, le chemin paraît long.

Il est si bon de se sentir aimé, d'entendre à côté de soi le pas régulier de ses compagnons de route et de se dire : " Ils sont là ; nos trois cœurs battent à l'unisson ; " et, une fois par an, lorsque la grande horloge sonne le premier janvier, de s'asseoir ensemble au bord de la route, les mains enlacées, les yeux fixés sur le chemin poussiéreux, inconnu, qui se perd à l'horizon, et se dire en s'embrassant :

" Nous nous aimons toujours, mes enfants chéris ; vous comptez sur moi et je compte sur vous. Ayez confiance et marchons droit."

Voilà comment, monsieur, je m'explique qu'on pleure un peu en regardant une palatine et en ouvrant une ménagerie.

Mais l'heure du déjeuner approche. Je me suis coupé deux fois le menton en rasant ma barbe ; j'ai marché au milieu de la ménagerie de mon fils en me retournant, et j'ai une perspective de douze visites obligatoires, comme dit ma femme : néanmoins, je suis ravi.

On se met à table. Le couvert, qui brille sur une nappe bien blanche, a un air de fête inaccoutumée. Un léger parfum de truffe embaume l'atmosphère, tout le monde me sourit, et, à travers la vitre, j'aperçois—chose étrange—le concierge qui, de sa propre main, essuie à rampe de l'escalier, avec son mouchoir de poche, Dieu me pardonne ! C'est un beau jour.

Bébé a mis en ligne autour de son assiette les éléphants, les lions et les girafes, et sa mère, sous prétexte de vent coulis, déjeune avec sa fourrure.

—As-tu demandé la voiture, cher ami, pour faire nos visites ?

—Le coussin de la tante Ursule va tenir une place ! Je sais bien qu'on peut le mettre à côté du cocher.

—Oh ! cette pauvre tante !

—Petit père, faut pas aller chez tante Ursule, ça pique toujours quand on l'embrasse.

—Monsieur Bébé !... Songes-tu à tout ce qu'il nous faut mettre dans cette voiture ! Il faudra mettre le cheval mécanique de Léon, le manchon de Louise, les pantoufles de ton père, le couvre-pieds d'Ernestine ; les bonbons, la boîte à ouvrage. Je te jure qu'il te faudra mettre le coussin de la tante sous les pieds du cocher.

—Petit père, dis, pourquoi la girafe ne veut pas de côtelette ?

—Je n'en sais rien, mon ami.

—Eh bien ! papa, ni moi non plus.

* *

Une heure après, nous grimpons l'escalier de la tante Ursule. Ma femme compte les marches en tirant sur la rampe, et moi je porte le fameux coussin, les bonbons et mon fils, qui n'a pas voulu sortir sans emporter sa girafe.

La tante Ursule, qui fait sur mon fils l'effet d'une poignée de verges, nous attend dans son petit salon glacial. Quatre fauteuils carrés, cachés sous des housses jaunes, se morfondent derrière quatre petits tapis de pieds. Une pendule, sous forme de pyramide surmontée d'une boule, fait résonner son vieux tic-tac derrière un globe trop grand.

Un portrait, pendu au mur et piqué par les mouches, représente une nymphe armée d'une lyre se détachant sur une cascade.—C'est la tante Ursule, cette nymphe.—Comme elle est changée !

—Ma bonne tante, nous venons vous offrir nos souhaits de bonne année.

—Vous exprimer tous les vœux que nous...

—C'est très bien, mon neveu et ma nièce, asseyez-vous ; et elle nous indique deux chaises.— Je suis sensible à votre démarche ; elle me prouve que vous n'avez pas complètement oublié les devoirs que vous impose la famille.

—Vous comptez, chère tante, sans l'affection que nous vous portons et qui suffit... Bébé, viens embrasser ta tante.

Bébé (à mon oreille).—Mais, petit père, je t'assure qu'elle pique. (Je dépose les marrons glacés sur un guéridon.)

—Vous pouviez, mon neveu, vous dispenser de ce petit présent ; vous savez que les sucreries me sont contraires, et, si je ne connaissais votre indifférence à l'endroit de ma santé, je verrais là dedans un sarcasme. Mais brisons là. Monsieur votre père supporte toujours ses infirmités avec courage ?

—Vous êtes bien bonne.

—J'ai pensé t'être agréable, ma chère tante, dit ma femme, en te brodant ce coussin que je prie d'accepter.

—Je te remercie, mon enfant ; mais je me tiens encore assez droite, Dieu merci, pour ne pas avoir besoin de coussin. La broderie est charmante ; c'est un dessin oriental. Tu aurais pu mieux choisir, sachant que j'aime les choses beaucoup plus simples. Il est charmant, du reste, quoique ce rouge à côté de ce vert vous mette une larme dans l'œil. J'ai déjà éprouvé cette sensation en épluchant des oignons. Le sentiment des couleurs n'est pas commun ! J'ai à t'offrir en retour ma photographie, que ce bon abbé Miron a voulu absolument me faire sous forme de carte de visite, comme tu vois.

—Oh ! que tu es bonne et comme cela est ressemblant ! Reconnaiss-tu ta tante, mon bébé !

—Ne te crois pas obligée de dire le contraire de ta pensée. Cette photographie ne me ressemble en aucune façon, j'ai l'œil beaucoup plus brillant. J'ai là aussi un paquet de jujube pour ton enfant. Il me paraît grand.

—Bébé, viens embrasser ta tante.

—Et puis nous nous en irons après, petite mère ?

—Vous êtes un petit mal élevé, monsieur !

—Laisser le dire ; au moins il est franc, lui ! Mais je vois, ton mari s'impatiente ; vous avez d'autres... courses à faire, je ne vous retiens pas. Aussi bien, je vais à l'office prier Dieu pour ceux qui ne le prient pas !

Qui de douze visites obligatoires retranche une visite obligatoire, reste avec onze visites... Hum !—cocher, rue Saint-Louis.

—N'est-ce pas, petit père, qu'elle a des aiguilles dans le menton, tante Ursule ?

Passons, si vous le voulez bien, les onze visites obligatoires ; elles sont aussi agréables à raconter qu'à faire.

* *

Vers cinq heures du soir,—Dieu soit loué !—les chevaux s'arrêtent devant la maison paternelle, où le souper nous attend, Bébé bat des mains et sourit déjà à la vieille Jeannette, qui, au bruit de la voiture, s'est précipitée vers la porte.

—Les voilà ! s'écrie-t-elle ; et elle emporte Bébé jusque dans la cuisine, où ma mère, les manches retroussées, donne le coup de grâce à son gâteau traditionnel.

Mon père, qui descend à la cave, la lanterne à la main, escorté de son vieux Jean, qui porte le panier, s'arrête tout à coup :

—Eh ! mes enfants, que vous arrivez tard ! Venez dans mes bras, mes amis, c'est le jour où le l'on s'embrasse pour de bon ! Jean, tiens un peu ma lanterne.

Et tandis que mon vieux père me serre contre lui, sa main cherche la mienne et la serre longuement. Bébé, qui se faufile entre les jambes, nous tire par l'habit et tend son petit bec, pour avoir un baiser.

—Mais je vous retiens là dans l'antichambre et vous êtes gelés ; entrez dans le salon ; il y a de bon feu et de bons amis.

On nous a entendus, la porte s'ouvre, et l'on nous tend les bras. Au milieu des poignées de mains, des embrassements, des souhaits et des baisers, les cartons s'ouvrent, les bonbons pleu-

vent, les paquets se déchirent, la gaieté devient du vacarme, et la bonne humeur tourne au tumulte. Bébé, debout, au milieu de ses richesses, semble un homme ivre entouré d'un trésor, et de temps en temps, il jette un cri de bonheur en découvrant un nouveau joujou.

—La fable du petit homme ! s'écrie mon père en agitant sa lanterne, qu'il a repris des mains de Jean.

Un grand silence se fait, et le pauvre enfant, qui fait ses débuts dans l'art de la déclamation, perd tout à coup contenance. Il baisse les yeux, rougit et se réfugie dans les bras de sa mère, qui, penchée à son oreille, lui dit :

—Allons, mon chéri : *Un agneau se désaltérait...* tu sais, le petit agneau ?

—Oui, petite mère, je sais bien, le petit mouton qui voulait boire. Et d'une voix contrite, la tête penchée sur la poitrine, il répète, en faisant un gros soupir :

—*Un agneau se désaltérait dans le courant d'une onde pure.*

Nous tous, l'oreille tendue, le sourire aux lèvres, nous suivons son délicieux petit jargon.

L'oncle Bertrand, qui est un peu sourd, a fait un cornet de sa main droite et a rapproché sa chaise :

—Ah ! j'y suis, dit-il, c'est le *Renard et les raisins*. Et, comme on fait chut à l'interrupteur, il ajoute : Oui, oui, il récite avec finesse, beaucoup de finesse.

Le succès rend la confiance à mon chéri, qui termine sa fable par un gros éclat de rire. La joie est communicative, et l'on se met à table au milieu de la plus folle gaieté.

—A propos, dit mon père, où diable est ma lanterne ? J'ai oublié la cave. Jean, mon vieux, prends un panier et allons fouiller derrière les fagots.

Le potage fume, et ma mère, après avoir promené autour de la table son regard souriant, plonge la cuillère dans la soupière.

Ma foi, vive la table de famille, où s'assoient ceux qu'on aime, où l'on risque au dessert un coude sur la nappe, où l'on retrouve à trente ans le vin de son baptême !—G. D.

LES TROIS SOUHAITS

CONTE DU NOUVEL AN



BONNE année ! amis lecteurs, et pour vos étrennes, permettez-moi de vous conter une histoire authentique et véridique, le conteur, comme la plus belle fille du monde, ne pouvant vous offrir que ce qu'il a.

Si le cadeau n'est pas tangible, croyez bien que les vœux viennent du fond du cœur.

Donc, voici mon histoire. La scène suivante se passait en l'an 1867, sur les bords de la Garonne, d'où, du château de mon père...

Vous voyez déjà qu'il ne s'agit pas ici d'une gasconnade.

Une dame, d'un air vénérable et compatissant, et dont la voix douce et pleine de jeunesse contrastait singulièrement avec les rides de la vieillesse, ayant, par des revers de fortune, été obligée de recourir à la charité publique, tendit un jour la main à un jeune ouvrier, dont la figure franche et honnête révélait un brave et noble cœur.

Mettant la main dans son gousset, il en retira une petite pièce blanche qu'il mit discrètement dans la main de la pauvre vieille. Alors celle-ci, touchée de reconnaissance, lui dit :

—Mon ami, vous paraissez avoir du courage et de la bonne volonté : prenez ce talisman, et si vous êtes réellement ce que je pense, vous ne tarderez pas à voir la fortune vous favoriser et à mériter l'estime de vos concitoyens.

Ce talisman, qui fut accepté avec reconnaissance, était tout simplement un petit carré de papier sur lequel était écrit :

“ Ne vous laissez pas abattre par l'adversité, car souvent ce que l'on croit un malheur n'est que le prélude d'un bonheur inespéré.

“ Ne comptez jamais que sur vous-même.

“ Pensez que ce que vous négligeriez aujourd'hui resterait à faire demain.

“ Il vaut mieux s'imposer quelques années de privations que de devoir en subir pendant toute la vie.

“ Il n'y a pas de plus grand bonheur que de pouvoir se faire une honnête aisance, tout en étant utile à ses semblables.”

Quelques années après, la prédiction se trouva réalisée. Après avoir épousé une jeune fille charmante et économe qui lui donna plusieurs gentils enfants, le jeune ouvrier d'alors possède un établissement avantageusement connu du public, et à sa prospérité s'unit le respect de tous.

Un autre ouvrier, celui là noceur et qui possède une femme dépensière et acariâtre et qui connaît la cause de cette prospérité, va trouver celle qu'il nomme la bonne fée et lui dit :

—Mon épouse vous prie de nous donner aussi un talisman.

La bonne dame qui devine leurs intentions, lui répond d'un ton fort moqueur :

—Entre vos mains il ne profitera pas ; mais si vos désirs sont honnêtes et si vous changez de conduite, vous pouvez faire trois souhaits.

Bouleversé par ce résultat qui dépasse son espoir, il sort comme un insensé en se disant :

—Je sacrifierai le premier souhait pour faire tomber la fortune et la bonne réputation de mon concurrent ; les deux autres suffiront pour nous faire, moi et ma femme, les plus riches et les plus heureux du monde.

Afin de pouvoir raconter plus vite cette bonne nouvelle à sa ménagère, il loue un cheval et part au galop. Mais trouvant que la pauvre bête ne va pas assez vite, il dit :

—Méchant rosse, que ne te casse-tu le cou !...

Aussitôt, le cheval tombe mort. Comme cet accident diminue fortement la confiance qu'il avait pour celle qu'il croit être sa protectrice, il relève le harnais pour l'emporter, mais les gamins s'amusant de sa mésaventure, et lui, trouvant trop lourd ce fardeau, il le jette dans la Garonne en disant avec colère :

—Je te verrais avec plaisir sur le gros dos de ma femme.

Se trouvant ainsi débarrassé du harnais, il se rend clopin-clopant chez lui, où il voit, avec stupéfaction, sa chère moitié marcher à quatre pattes et succombant sous le poids du malheureux harnais qui était encore mouillé et dont personne n'avait pu la débarrasser :

—Chère bibiche, dit-il, calme-toi, j'espère parvenir à le retirer.

A peine a-t-il mis la main dessus, qu'à son grand étonnement tout tombe comme par enchantement, et en même temps parut une femme jeune au regard angélique, qui lui dit :

—Les trois souhaits sont accomplis ; je suis la Philanthropie ?... Je prends toutes les formes et me sers de tous les moyens pour secourir toutes les infortunes ; j'affectionne ceux qui sont travailleurs, bons, honnêtes, généreux, mais je ne protège jamais les méchants, ni ceux qui veulent s'enrichir aux dépens des autres.

Et, disparaissant en laissant derrière elle un parfum suave et pénétrant, elle s'éleva dans les airs en laissant tomber une corne d'abondance que j'ai ramassée et où j'ai cueilli ceci :

“ Pour vous, charmants bébés blancs et roses, des bonbons pour sucrer votre existence ; pour vous, jeunes adolescents, des livres pour orner votre intelligence ; pour vous, jeunes amoureux, des rêves dorés qui seront la joie de votre foyer familial ; enfin, pour vous tous, riches, pauvres, jeunes et vieux, bonheur, santé, longue vie, tels sont, amis lecteurs, les félicités que je vous souhaite du fond de mon cœur.”

Et, disparaissant en laissant derrière elle un parfum suave et pénétrant, elle s'éleva dans les airs en laissant tomber une corne d'abondance que j'ai ramassée et où j'ai cueilli ceci :

“ Pour vous, charmants bébés blancs et roses, des bonbons pour sucrer votre existence ; pour vous, jeunes adolescents, des livres pour orner votre intelligence ; pour vous, jeunes amoureux, des rêves dorés qui seront la joie de votre foyer familial ; enfin, pour vous tous, riches, pauvres, jeunes et vieux, bonheur, santé, longue vie, tels sont, amis lecteurs, les félicités que je vous souhaite du fond de mon cœur.”

Antoine P. Labate

Montréal, 1892

Soufflez, soufflez, soufflez ! Ce catarrhe incommodant pourrait être guéri par la Sarspareille de Hood, son remède essentiel.



M. FERDINAND DE LESSEPS



SON EMINENCE LE CARDINAL LAVIGNERIE, DÉCÉDÉ



LE NOUVEL AN : L'HEURE SOLENNELLE



Daniel Hyacinthe Marie Liénard de Beaujeu

GALERIE CANADIENNE

LE HÉROS DE LA MONONGAHÉLA

N. D. R.—Nous avons déjà mentionné la savante brochure de M. Monongahéla de Beaujeu sur le héros de la Monongahéla, son aïeul ; aujourd'hui nous avons la bonne fortune d'offrir à nos lecteurs un fidèle portrait de ce grand Canadien, avec une notice biographique extraite en entier des brillantes pages que lui consacre son descendant.



DANIEL Hyacinthe Marie Liénard de Beaujeu était le deuxième fils de Louis Liénard de Beaujeu et Louise Thérèse Catherine Migeon de Branssac. Louis, son frère aîné, étant entré dans les ordres, où il devait acquérir bientôt une si grande renommée comme orateur chrétien et plus tard en sa qualité de confesseur ordinaire du Roy martyr, Daniel et son autre frère continuèrent les traditions militaires de la famille en remplissant tous deux, dans les fastes guerriers de la Nouvelle-France, un rôle excessivement brillant et glorieux.

Comme tous les fils de famille qui se destinent à la carrière des armes, le futur héros de la Monongahéla était entré très jeune dans l'armée. Il gagna à la pointe de l'épée tous les premiers grades dans ces combats de chaque jour souvent indécis mais toujours renaissants entre cette autre Rome et cette autre Carthage du Nouveau-Monde qui s'appellent la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-France.

Suivant les correspondances du temps et certains papiers de famille, M. de Beaujeu, sans être précisément de grande taille, avait cependant haute mine, tant il était admirablement proportionné, adroit et agile dans tous les exercices du corps. Personne ne résistait mieux que lui à la fatigue. Arrivé en face de l'ennemi, ce n'était plus un homme, le soldat se transformait en lion.

Le fait est qu'il ne marchait plus, il bondissait à la tête de ses troupes.

Ayant vécu longtemps avec les sauvages, il connaissait à fond presque tous les dialectes en usage dans les diverses tribus.

Affable, sans familiarité toutefois, généreux au-delà de toute expression, nul ne savait se plier avec plus d'art au caractère de ses barbares alliés, tout en les commandant dans leur langue il est vrai ; et ceux-ci se seraient jetés pour lui dans le feu, avec un parfait mépris du danger, tant ils admiraient son éloquence entraînant, sa force, son agilité et surtout l'audace surprenante de ses desseins presque toujours réalisés.

A vrai dire, les nations sauvages le vénéraient et l'adoraient à l'égal du manitou.

Car M. de Beaujeu passait à leurs yeux pour invincible et à l'abri des balles, n'ayant jamais été blessé dans aucune de ses nombreuses rencontres.

C'est en récompense de sa bravoure et des services signalés qu'il avait rendu en Canada, par sa grande influence sur les nations sauvages, qu'il était parvenu rapidement au grade de capitaine et qu'il avait obtenu la croix de chevalier de Saint-Louis, ainsi que la seigneurie de La Colle, sur la rivière Chambly, à titre de fief.

M. de Beaujeu naquit à Montréal, le 9 août 1711. Il épousa le 4 mars 1737, Mlle Michelle Elizabeth de Foucault dont l'antique généalogie remonte au temps des croisades. De cette union M. de Beaujeu ne laissa qu'un fils qui repassa en France lors de la cession du Canada à l'Angleterre, et une fille qui fut mariée à Charles de Noyan, gouverneur de la Guyane.

Le boulet qui tua M. de Beaujeu décida peut-être du sort de la Nouvelle-France, car qui sait ce qui serait arrivé de l'armée anglaise dans les plaines d'Abraham si, au moment où les bataillons français, hâchés par une pluie de balles et de mitraille, commençaient à plier à se rompre, le vainqueur de Braddock fut accouru à la rescousse, au pas de charge, à la tête de ses vieilles bandes de sauvages et de Canadiens.

Ceci est de l'hypothèse, nous dira-t-on peut-être. Soit mais l'hypothèse, ce nous semble, peut être permise en histoire, surtout lorsqu'elle est patriotique.

MONONGAHÉLA DE BEAUJEU.

L'INSTITUTEUR



Si nous jetons un regard sur les rapports du surintendant de l'instruction publique, nous constatons avec peine que la plupart des municipalités scolaires de cette province sont en contradiction formelle avec l'article 129 du code, du moins celles qui ont pour titulaires de leurs écoles des professeurs

laïques de l'un ou de l'autre sexe. En effet, cet article dit qu'il faut un professeur adjoint dans toute école élémentaire, lorsque l'assistance moyenne est de cinquante élèves, et dans toute école modèle fréquentée par quarante élèves et plus. Commissaires d'écoles et professeurs connaissent parfaitement le texte et l'esprit de cette loi ; mais les premiers l'éluent pour raison d'économie, tandis que les seconds n'osent s'en prévaloir, étant certains qu'ils seraient impitoyablement destitués.

On se plaint, et avec raison je crois, que la plupart des professeurs de nos districts ruraux ne sont pas à la hauteur de la noble mission qu'ils ont à remplir. La faute n'en est-elle pas aux commissaires qui, dans un but d'intérêt mal entendu, engagent les instituteurs au rabais, sans nullement se soucier de leur compétence. Les appointements alloués sont si minimes que je ne puis comprendre par quel prodige d'économie ces humbles serviteurs du pays peuvent subvenir aux besoins les plus urgents de leur famille. Du reste comment voulez-vous qu'ils fassent merveille dans leurs classes lorsqu'ils ont sous leur direction soixante, quatre-vingts et bien souvent cent élèves de l'un et l'autre sexe !

Comment vouloir qu'ils enseignent avec fruit les nombreuses matières exigées par la loi, lorsqu'il leur faut lutter sans cesse contre la froide misère, le mauvais vouloir des parents et des autorités qui, loin de leur aider, ne font bien souvent que leur susciter des embarras de toutes sortes !

L'instituteur—il est triste de le dire—est considéré encore, en maints endroits, comme un parasite imposé par la loi, et que, comme tel, on ne saurait payer trop bon marché. Si encore son misérable salaire lui était payé régulièrement une fois par mois, il parviendrait peut-être, à force d'économies, à *vivoter* tant bien que mal ; mais il n'en est malheureusement pas ainsi, car nos législateurs ont sanctionné une loi, que je puis qualifier d'inique, en vertu de laquelle les commissions scolaires ne sont tenues de payer les titulaires de leurs écoles que deux fois par an.

D'après les statistiques, la moyenne de leur traitement est de \$250, tandis que celui de leurs confrères protestants est de \$500, et encore les premiers sont-ils presque toujours obligés de chauffer les écoles à leurs frais.

N'oublions point que la grandeur d'une nation dépend de l'éducation des enfants, et qu'on ne saurait trop apporter de soins dans le choix des instituteurs primaires. Il est nécessaire qu'ils aient ce sentiment de dignité qui leur fasse considérer leur emploi comme une mission qui a pour but l'amélioration de l'humanité. Il faut pour cela les rendre aussi indépendants que possible et les mettre à l'abri des mille tracasseries que leur suscitent, bien souvent, ceux qui devraient leur venir en aide. Donnons leur un traitement qui leur permette de se consacrer entièrement aux devoirs de leur charge, et nous verrons des hommes compétents embrasser une carrière réputée jusqu'ici ingrate, et préparer la voie à des réformes qui s'imposent.

Ne craignons point d'être généreux, prodiges même, lorsqu'il s'agit de l'avenir de nos enfants, de l'homogénéité de notre race, de la grandeur de notre Religion et de notre Patrie. Efforçons-nous de procurer à nos enfants des armes perfectionnées avec lesquelles ils pourront lutter avantageusement contre les nombreux ennemis qui nous environnent et qui voudraient nous annihiler.

J.-P. VÉBERT.

Bordeaux, P.Q.

LE CARDINAL LAVIGERIE

(Voir gravure)

Son Eminence le cardinal Lavigerie vient de mourir, des suites d'une congestion cérébrale, dans sa villa de Saint-Eugène, près d'Alger. Fils d'un ancien receveur des douanes, le cardinal Charles-Allemand Lavigerie était né à Bayonne, en 1825.

Il étudia à Saint-Sulpice, entra dans les ordres, se fit recevoir docteur en théologie à Paris et devint professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne. Il ne professa pas longtemps ; à la suite des massacres de Syrie, il fut envoyé en mission spéciale dans ce pays, puis alla occuper à Rome les fonctions d'auditeur de rote pour la France.

Evêque de Nancy en 1863, archevêque d'Alger en 1867, il se signala par son ardent prosélytisme et eut même, à ce sujet, des démêlés retentissants avec le gouverneur de l'Algérie, le maréchal de MacMahon.

En 1874, il fonda la mission du Sahara et du Soudan, puis, sur la demande du pape Pie IX, les missions de l'Afrique équatoriale, de la Tripolitaine, de la Tunisie, se montrant partout antiesclavagiste ardent, humanitaire zélé, patriote plein de foi et d'enthousiasme.

A la suite des événements qui placèrent la Tunisie sous le protectorat de la République, le pape nomma Mgr Lavigerie administrateur apostolique de la Régence ; sur la proposition du gouvernement français, il fut promu au cardinalat le 28 mars 1882. C'est alors qu'il commença cette merveilleuse campagne pour la répression de l'esclavage et de la traite en Afrique, à laquelle le pape adhéra et qui rendra son nom immortel.

Depuis près d'une année, les forces avaient trahi son étonnante activité, et il attendait la mort, au fond du séminaire de Kouba, entouré des lieutenants qui le secondaient dans sa grande œuvre.

Le cardinal Lavigerie était officier de la Légion d'honneur et primat d'Afrique.

NOTES ET FAITS

Faiblesses humaines

Savez-vous dit le *Musée des familles*, pourquoi Louis XIV, voulant faire choix d'une résidence hors de Paris donna la préférence à Versailles situé au milieu d'une plaine sur Saint-Germain dont la position est si pittoresque ? Ce fut, affirme-t-on, parce que de Saint-Germain on découvrait le clocher de Saint-Denis, où se trouvent les sépultures des rois de France. "Ce fastueux monarque, dit un contemporain, aimait mieux le point sans horizon que celui d'où l'on apercevait le clocher fatal."

Histoire des mots et locutions

Dans son *Lexique de la basse-latinité*, le savant Du Cange donne cette singulière origine à notre mot ardoise. ARDESJAM vocatus ab ardenso quod e tectis ad solis veluti flamma jaculetur. (Nous disons ardoise parce que les toits, qui en sont recouverts, frappés des rayons du soleil, semblent ardens, ou jetant des flammes (radical ardere, brûler).)

Notons que les lexicographes contemporains, en négligeant l'opinion de Du Cange, disent que l'étymologie du mot ardoise est inconnue.

Histoire de la mode

Vers l'an 1714, deux Anglaises, visitant Versailles, donnèrent la mode des coiffures basses aux Françaises, qui, à cette époque, les portaient tellement hautes, que leur tête semblait au milieu de leur corps. Le roi exprima hautement son approbation en faveur de la coiffure anglaise ; il la trouva plus élégante et de meilleur goût : alors les dames de la cour s'empressèrent de l'adopter.

Néanmoins, à peine les hautes coiffures étaient-elles bannies de France, qu'elles furent adoptées en Angleterre et portées au plus haut degré d'extrava-

gance. Les coiffeurs se mettaient l'esprit à la torture pour imaginer les moyens de bâtir des décorations sur la tête des dames, et l'on avait inventé divers expédients pour enfoncer les épingles. Une pantoufle ou une quenouille servait souvent à produire l'élévation voulue.

Les commandements du médecin

Nous trouvons dans une publication spéciale, le *Journal de Médecine de Paris*, les commandements du médecin. Ils nous semblent mériter les honneurs de la reproduction :

Ta devise, tu le sauras,
Docteur, doit être dévouement ;

A chaque appel tu te rendras,
Jour et nuit, plein d'empressement ;

Sans rire tu rehausseras
De mots en us ton boniment ;

Comme un vrai sphinx tu répondras
Sans te prononcer nettement ;

Dans le doute tu prescriras
De l'eau claire, fort sagement ;

Les voiles ne soulèveras
Que sur le point en traitement ;

La chair fraîche ne toucheras
Que du bout des doigts seulement ;

La puanteur renifleras
Sans pousser un éternuement ;

Les ulcères cultiveras
Tout comme jardin d'agrément ;

Nulle veine ne saigneras
Ni bourse trop profondément ;

De tes clients point ne feras
De nécrologie ouvertement ;

Dans l'insuccès tu passeras
Pour un âne modestement ;

A ton tour, hélas ! tu seras,
Sur ta fin traité doctement ;

Et d'un confrère recevras
Le coup fatal discrètement.

Une larme de saint Vincent de Paul

Un jour saint Vincent de Paul apprend qu'une fête splendide se prépare à la cour d'Anne d'Autriche, pieuse mère de Louis XIV, à laquelle il avait souvent porté des conseils ; à ce titre, il avait ses entrées à la cour à toute heure.

Il est doublement préoccupé de la reine, qui dépense tant d'argent pour plaire aux vaniteux ce soir-là, et des enfants trouvés qui vont mourir de faim si l'on cesse d'être généreux.

Il n'hésite pas, il arrive jusqu'aux salons avec son pauvre habit, sa barbe inculte et ses cheveux blancs : les courtisans parfumés se mettent à sourire.

"Reine, dit-il vous allez à une fête. Il me tarde aussi de procurer une fête aux pauvres oiselets mourant de faim dans leurs nids et qui sont les enfants trouvés. Mes mains sont vides, mais bénie soit leur misère pour vous, car vous n'avez jamais refusé de la secourir."

En ces jours, il n'était bruit que d'une séance où, devant des dames élégantes, saint Vincent de Paul avait présenté les nourrissons cueillis sur les tas d'ordures et leur avait dit : "Or, vous mesdames, voulez-vous qu'ils meurent... répondez."

Et soudain, ces femmes avaient jeté leurs bijoux aux pieds de l'avocat de ceux qui ne parlent encore que par des larmes.

Anne d'Autriche, dont l'âme était grande, a compris la bonne et douce leçon, elle se regarde et rougit de son luxe comme d'autres de leur misère et, détachant les bracelets de ses poignets, elle jette le tout dans les mains du pauvre prêtre.

— Que faites-vous, madame ! vous vous privez de ces magnifiques perles de vos cheveux en un pareil soir ! dit une dame. Votre coiffure est tout en désordre ; comment réparer cela ?

— Cette rose est-elle laide ? Cela ne vaut-il pas des bijoux taillés par les mains des hommes !

PROPOS DU DOCTEUR

DANGERS D'APPLIQUER LES TOILES D'ARAIGNÉES SUR LES BLESSURES

L'expérience a confirmé la découverte des Docteurs Nicolaïer et Brieger que les germes de tétanos (*vers solitaires*), ont leur siège dans cette poussière déposée aux coins de la maison, spécialement sur les toiles d'araignées.

Or, on a généralement l'habitude chez le peuple, d'appliquer sur les coupures et autres blessures sanglantes des toiles d'araignées, croyant que cela ait une action hémostatique spéciale, tandis que ce n'est qu'un absorbant quelconque. Le pire, c'est qu'on va les chercher dans les angles les plus sales des étables ou des caves ; ce sont celles-là les plus dangereuses, parce que, dans la poussière qui les recouvre, se trouve avec toute probabilité le bacille du tétanos qui mis au contact du sang, ne tarde pas à s'y mêler, et à se développer. Les docteurs Tamassia et Fratini l'ont expérimenté à Padoue sur des lapins ; dans 50 % de leurs expériences, ils provoquèrent ainsi le tétanos. C'est effrayant quand on y pense. Il faut donc absolument se garder d'appliquer des toiles d'araignées sur les blessures, au nom de la propreté, mais surtout au nom de l'hygiène.—Dr AMBO.

Fin du deuil :

— Votre frère vient de se remarier ?

— Oui.

Après neuf mois de veuvage. C'est tôt !

— Que voulez-vous ? il n'a pas voulu passer trop tristement l'anniversaire de la mort de sa femme !



Mde ANNA SUIHERLAND

Kalamazoo, Mich. avait des enflures dans le cou, ou depuis sa 10ème année, lui 40 ans causant de grandes souffrances. Si elle prenait le rhum, elle ne pouvait marcher deux longueurs de maison sans tomber de faiblesse. Elle prit de la

SARSEPAREILLE DE HOOD

Et maintenant elle est débarrassée de tout cela. Elle en a pressé plusieurs de prendre la Sarsepaille de Hood et ils ont aussi été guéris. Cela vous fera du bien.

Les PILULES DE HOOD guérissent les maladies du Foie, la jaunisse, les maux de tête, de bile, les aigreurs d'estomac, les nausées !

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W Notman & Fils — Portraits de tous genres et à prix constant. — Téléphone Bell, 728

BON POUR LES VOLAILLES

Le révérend T. S. Brooke, pasteur de l'église presbytérienne centrale à Clarkburg, Virginie Occidentale, E.-U., écrit ce qui suit : " J'imbibai un morceau de pain de la grosseur du pouce, d'huile Saint-Jacob et je le fis avaler de force à un poulet qui était presque mourant. Je répétei la dose immédiatement et une demi heure après le poulet mangeait de bon appétit. Le lendemain et quatre jours plus tard je répétei la dose. En moins d'une semaine, ce poulet était parfaitement rétabli. Voyant que toutes mes poules étaient malades, je les enfermai dans le poulailler, ne leur donnant rien à manger avant deux heures de l'après-midi. Je fis alors une pâte avec de la farine de blé d'Inde et mélai assez d'huile Saint-Jacob pour lui donner une forte odeur, et n'ayant donné que de l'eau fraîche en quantité à mes poules, elles eurent bien vite mangé toute cette pâte. Après cela j'ai les fis sortir du poulailler. Je répétei la chose tous les deux jours pendant une semaine. Je ne découvris ensuite aucune trace de choléra parmi mes poules ; au contraire, elles étaient mieux portantes et plus grasses que jamais elles ne l'avaient été auparavant. Tous les éleveurs de volailles en font usage.

—Le premier dictionnaire connu, dit-on, est dû aux Chinois. Il a été fait en l'an 1109 avant Jésus Christ.

—Lord Blackwood, second fils du marquis de Duffrin, ancien gouverneur général du Canada, doit épouser au printemps une riche, héritière de New York, Mlle Flora Davis. Cette jeune demoiselle a pris son éducation en France Lord Blackwood est secrétaire de l'ambassade anglaise à Paris.

CATARRHE DANS LA TÊTE

Voilà un mal qui tient au mauvais état du sang, bien sûr, et ce qu'il faut c'est de purifier celui-ci pour guérir celui-là. Le Sarspareille de Hood est le meilleur purificateur du sang. Elle a guéri maints cas, très mauvais, de catarrhe. Elle donne appétit et refait le système.

Les Pilules de Hood agissent particulièrement sur le foie, le tirant de la torpeur pour le rappeler à ses devoirs naturels. Excellent médicament domestique.

ECHANTILLON GRATIS DE CHOCOLAT MENIER

En envoyant une carte postale à C.-Alfred Chouillon Montréal, vous recevrez un échantillon de leur délicieux Chocolat importé, avec mode d'emploi.

Des MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

SHILOH'S CURE. TAKE THE BEST. COUGH CURE. Cures Consumption, Coughs, Croup, Sore Throat. Sold by all Druggists on a Guarantee.

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN. 24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée. \$4.00 PAR AN. Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger. Directrice : Mme LOUISE D'ALQ, 4, rue Lord-Byron, Paris. Abonnements reçus au Monde Illustré.

LA

LOTÉRIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la Législature de Québec.

GRAND PREMIER MARDI, LE TIRAGE 27 DECEMBRE 1892

PRIX CAPITAL \$3,750 POUR LES Billets de 25 cts

PRIX CAPITAL \$1,500 POUR LES Billets de 10 cts

LISTE DES LOTS

Table with 4 columns: Lot value, Price, Lot value, Price. Rows for 25c and 10c tickets.

Table with 4 columns: Lot value, Price, Lot value, Price. Rows for approximate lots.

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal : 78, rue St-Laurent. P. O. Boîte 987. MONTREAL. Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.



LES TORTURES CORPORELLES. Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING AND PATTERSON MEUBLES & LITERIE. Gros et Détail. 652, Rue Craig, 652

P. S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises d'actes, Atte parties de la présente constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1893

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de musique, Nouvelle-Orléans, La.

Les certificats par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gerons et contrôlons personnellement les tirages nous-même, et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bon espoir pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec les facsimile de nos signatures attachés dans ces annonces.

Signatures of R. M. W. Amsley, J. A. Baldwin, and Carl Koan.

Nous, les sousignés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses. R. M. W. Amsley, Prés. Louisiana National Bk. J. A. Baldwin, Prés. State National Bk. A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk. Carl Koan, Prés. Union National Bk.

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu à l'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS. MARDI, 10 JANVIER 1893

PRIX CAPITAL - \$75,000

100.000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

Table of prizes: 1 PRIX DE \$7500 est. \$75,000; 1 PRIX DE \$20,000 est. 20,000; etc.

PRIX APPROXIMATIFS

Table of approximate prizes: 100 PRIX DE 1 cent. 10,000; 100 PRIX DE 5 cent. 5,000; etc.

PRIX TERMINAUX

Table of terminal prizes: 1,998 PRIX DE 20 cent. 39,960; 3,434 prix se montant à \$265,460

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux centième \$2; Un centième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets ou leur équivalent en fractions de billets pour \$5.

Tarifs spéciaux pour agents requ's partout. IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour le quelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès avant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUS les effets, nous nous servons des compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat expire que le premier janvier 1893.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DE BUISSONS

Première Partie

DICK LE CANADIEN

Les journaux d'Europe faisaient grand bruit de l'or qu'on venait d'y découvrir, et il avait pensé qu'en arrivant des premiers il pourrait, peut-être, si la chance le favorisait, faire en peu de temps une abondante moisson de ce métal sans lequel il n'y a pas d'entreprise possible au monde.

Le marquis son père, bien qu'il eût une assez forte dose de cet égoïsme que développe la vieillesse, adorait son fils et n'avait pas hésité à lui offrir de partager sa fortune avec lui, mais Olivier avait noblement refusé. Du reste, pour lutter avec la ténébreuse association qui le poursuivait, c'eût été peu de chose que la fortune du marquis. Il lui fallait élever puissance contre puissance, réunir un nombre considérable de gens habiles, prêts à tout, et pour cela il était nécessaire qu'il pût jongler, pour ainsi dire, avec les millions, et seule la découverte d'une mine d'or pouvait le conduire à ce résultat. Il ne pouvait, au surplus, mieux employer les deux années d'inaction forcée auxquelles la princesse Vasilewska l'avait elle-même condamné. Il avait fait le serment de ne rien tenter avant que cette période de temps ne fût écoulée, et il n'était pas homme à se parjurer. Il était donc parti avec son fidèle serviteur, que rien n'a pu contraindre à abandonner son maître. La fortune, en lui faisant rencontrer le Canadien, avait déjà commencé à lui être favorable.

Deuxième Partie

LE BUISSON AUSTRALIEN

CHAPITRE I

Une alerte.—Le chant du hocko — En reconnaissance — L'aigle noir.—Les bush-rangers.—John Gilping, esquire.—Pacifique.

Il n'y avait pas encore une heure que Laurent était en faction, et déjà il appelait de tous ses vœux l'apparition du jour. Debout, appuyé contre un tronc d'eucalyptus, il n'avait pas fait un pas, un seul mouvement, et bien qu'il lui semblât que son temps de veillée fût depuis longtemps écoulé, il se serait bien gardé, par respect, d'éveiller son maître, qui devait prendre le quart après lui.

Le brave garçon réfléchissait aux mille et une péripéties qui l'avaient jeté à six mille lieues de son pays, quand tout à coup le sinistre cri du hocko se fit entendre faiblement dans le lointain. Comme il avait eu déjà l'occasion de faire connaissance avec le chant plaintif de l'oiseau des nuits, il ne s'en étonna pas et continua à se laisser aller à sa vague rêverie.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées que le même cri troubla de nouveau le silence.

Le Canadien dormait de ce sommeil léger des coureurs des bois, que trouble le moindre bruit. Aussi ce second cri le trouva-t-il éveillé.

—Avez-vous entendu, Laurent ? fit-il, en se soulevant lentement sur sa couche de feuillage pour ne pas éveiller Olivier, qui dormait aussi tranquillement que s'il n'eût pas quitté son hôtel de la rue Saint Dominique.

—Quoi donc, monsieur ? répondit le veilleur à voix basse.

—Tenez, écoutez !

Le chant du hocko venait de se reproduire pour la troisième fois.

—N'est-ce pas le chant du hibou d'Australie ?

—Oui, mais quelque bien imité qu'il soit, je gagerais bien que ce n'est pas un animal à plume qui le pousse.

—D'où vient ce bruit, alors ?

—Je l'ignore encore, mais il m'étonnerait fort que ce ne fût pas quel qu'un de ces satanés bandits qui se fit ainsi reconnaître des siens.

—De qui voulez-vous parler ?

—Des bush-rangers, mon cher Laurent, fit le Canadien, qui s'était rapproché de son compagnon ; je connais assez leurs habitudes pour savoir que, si une troupe de ces batteurs du buisson se trouve sur notre piste, le gros de la bande, pour ne point déceler sa présence, reste à une distance respectueuse de nous, et se contente de nous faire suivre de près par quelques éclaireurs qui, à l'aide de signaux convenus, la renseignent sur notre marche.

—Et alors ce chant du hocko ? . . .

—Peut-être un avertissement pour la troupe d'avoir à s'arrêter dans sa marche ; car, quelque précaution que nous ayons prise, les éclaireurs peuvent parfaitement avoir découvert que, contrairement à nos habitudes, nous nous sommes décidés à nous reposer cette nuit.

—Vous croyez que les coureurs du buisson ont découvert notre piste ?

—Je ne puis pas l'affirmer, mais cependant c'est probable. Notre départ mystérieux de Melbourne aura mis tous ces gaillards en évolution, et il est certain qu'ils ont dû faire tout au monde pour retrouver nos traces.

Dans tous les cas, ce serait important à savoir. Si nous avions avec nous quelque indigène de ma tribu d'adoption, nous saurions vite à quoi nous en tenir, car il se glisserait dans les broussailles sans faire plus de bruit qu'un serpent et s'avancerait jusqu'au milieu de la troupe des bush-rangers sans que ces derniers se doutassent même de sa présence. Mais il faut savoir ramper comme l'opossum, retenir son souffle, se glisser entre les arbustes sans faire le moindre bruit, rester immobile et silencieux souvent des heures entières, à deux pas d'un ennemi lui-même en éveil ; mais ce sont des ruses et des habiletés de sauvage, auquel un Européen ne parviendra jamais, quel que soit le nombre d'années qu'il ait passées dans le buisson.

A cet instant, le Canadien fut de nouveau interrompu par le cri du hibou ; mais, cette fois, il parut venir du côté du fleuve, et il sembla aux deux interlocuteurs que celui qui le poussait, oiseau ou homme, était beaucoup plus rapproché d'eux que précédemment.

—Il n'y a pas à s'y tromper, fit Dick rapidement ; ce n'est pas le hocko qui se fait entendre ainsi, c'est bien un homme.

—A quoi donc le reconnaissez-vous ? fit Laurent, émerveillé de cette assurance du trappeur.

—Cela ne peut s'expliquer ; si vous aviez comme moi une longue pratique de la vie des bois, vous le comprendriez de vous-même ; mais il est une chose cependant qui peut contribuer à vous renseigner : le hocko ne chante ordinairement que quand les rayons de la lune viennent le troubler dans sa sombre retraite. Cependant, il faut que j'en aie le cœur net : restez en faction sans faire un seul mouvement, je reviens.

—Ne craignez-vous pas de tomber dans une embuscade ?

—Je ne m'éloigne que de quelques pas.

—Si je réveillais mon maître ?

—C'est inutile, laissez-le reposer ; dans quelques heures peut-être aura-t-il besoin de toutes ses forces.

Le Canadien se glissa alors silencieusement dans le buisson du côté de Red-River.

Une minute ne s'était pas écoulée, que le cri du hibou éclata si près cette fois de Laurent, que ce dernier, étonné, malgré la profonde obscurité, leva la tête pour voir s'il n'apercevrait pas l'animal dans le feuillage.

Presque à l'instant, le même chant, mais beaucoup plus éloigné, lui répondit, et Laurent comprit que la note plaintive qui l'avait si fort étonné était venue de Dick.

Ce dernier, en effet, continua son signe d'appel, auquel il fut répondu avec la même régularité, et le cri lointain allait de plus en plus se rapprochant. Plus de doute, c'était bien un être humain qui le poussait.

Mais quel était l'individu qui ne craignait pas d'annoncer ainsi sa présence dans ces solitudes, où on avait vingt chances contre une de rencontrer un ennemi ? Le mystère n'allait pas tarder à se dévoiler, car le duo entre le Canadien et la voix inconnue continuait avec une régularité réciproque : à peine Dick avait-il lancé sa note aiguë qu'elle lui était fidèlement renvoyée comme par un écho.

Bientôt, à en juger par la force du son, il devint évident que l'étranger n'était pas à plus de cinquante pas du campement.

A ce moment, une pâle clarté illumina subitement le bosquet où nos voyageurs s'étaient réfugiés ; la lune, qui venait d'apparaître à l'horizon, lançait son premier rayon de lumière sur les solitudes du Red-River.

Le trappeur, tout en continuant à moduler la plainte de l'oiseau des nuits, était peu à peu revenu près de ses compagnons, manœuvrant de façon à attirer l'inconnu au centre même du campement et sous le feu de trois carabines, car il pouvait se faire qu'il ne fût point seul.

—Réveillez votre maître, fit-il rapidement à Laurent.

Mais ce dernier n'eut pas la peine de se rendre à cette demande ; Olivier, qui venait d'ouvrir les yeux, fut sur pied en un instant.

—Que se passe-t-il donc ? fit-il, étonné de voir le Canadien et Laurent debout et l'arme au poing.

Mais il n'eut pas le temps de recevoir l'explication qu'il demandait ; une ombre avait tout à coup bondi des fourrés voisins et était venue tomber au milieu des pionniers. La lumière était assez forte maintenant pour que ces derniers pussent distinguer à qui ils avaient affaire. C'était un sauvage australien, peint et armé en guerre, qui venait de faire irruption dans leur campement, sans s'inquiéter du coup de carabine qu'on pouvait parfaitement lui envoyer dans le premier moment de surprise.

Olivier et Laurent l'avaient immédiatement mis en joue. Mais, en bondissant, le sauvage s'était écrié :

—Jora, Tidana ! (Bonjour, Trouveur-de-Têtes.)

Et Dick, qui l'avait reconnu, d'un geste rapide avait relevé l'arme de ses compagnons.

—Jora, Willigo, avait-il répondu immédiatement au nouveau venu, et trop au fait des mœurs du buisson pour s'étonner de la façon singulière dont il avait fait son apparition, il lui tendit la main, que le sauvage pressa gravement.

—Mon frère d'adoption, dit-il alors en le présentant à ses compagnons,

Willigo, un des grands chefs de la tribu des Nagarnooks. Puis il adressa quelques mots en langage du pays à l'adresse de l'indigène.

Ce dernier se retourna alors et tendit la main aux deux hommes d'un geste plein de majesté, et ayant pris la leur il l'appuya sur son cœur et sur son front ; la présentation était terminée à la manière australienne, Olivier et Laurent étaient devenus les amis du Nagarnook.

Le Canadien brûlait d'impatience de connaître les motifs de l'arrivée de Willigo, mais l'étiquette du buisson ne le permettait pas encore. Il dut au préalable demander des nouvelles de son père d'adoption, de ses frères et des principaux membres de la tribu ; il se hâta de déférer à la coutume, et put enfin satisfaire sa curiosité.

Willigo lui conta alors qu'étant en observation dans ces parages depuis quelques jours, avec des guerriers, car sa tribu était en ce moment sur le sentier de la guerre contre les Dundarups, ils avaient rencontré un Européen qui errait seul dans le buisson ; le prenant pour un espion de leurs ennemis, car il arrive souvent que les bush-rangers et autres maraudeurs se mettent ainsi au service des indigènes, ils l'avaient, malgré ses cris, bâillonné et fait prisonnier ; comme ils le conduisaient au grand village des Nagarnooks, ils avaient aperçu, au coucher du soleil, une troupe d'une dizaine de bush-rangers qui semblaient suivre une piste, tout en cherchant avec le plus grand soin à faire disparaître toute trace de leur passage dans le buisson.

Désirant se renseigner sur le but que poursuivaient ces batteurs d'estrade, Willigo avait laissé le prisonnier à la garde de ses compagnons, et, se glissant dans les hautes herbes, il avait pu s'approcher assez près des bush-rangers pour entendre une de leurs conversations et surprendre leurs secrets. Quel n'avait pas été son étonnement en apprenant que ces maraudeurs était sur la piste de son frère Tidana, et qu'ils avaient projeté de l'assassiner, avec ceux qui l'accompagnaient, dès qu'ils seraient parvenus, en le suivant, à découvrir le lieu où il se rendait, lieu qui, d'après ce qu'il avait pu comprendre, renfermait quelque précieux trésor. Il avait alors en toute hâte rejoint ses deux guerriers pour se mettre à la recherche de son frère Tidana.

Après avoir tenu conseil avec eux, il avait grimpé au sommet d'un de ces grands eucalyptus qui atteignent plus de cent mètres de haut, et d'où il pouvait dominer toute la campagne.

Malgré toutes les précautions prises, mais qui ne pouvaient mettre en défaut son flair de sauvage, il n'avait pas tardé à apercevoir au loin, dans la direction de la rivière, un point de l'horizon qui lui parut moins pur qu'il eût dû être dans un ciel sans nuage, et il en conclut que ce point devait être obscurci par la fumée d'un campement, celui de Tidana sans doute ; il avait attendu la nuit pour se renseigner et, en approchant, il avait imité le chant du hocko pour signaler sa présence à son frère.

Le nouvelle de la présence des bush-rangers n'étonna pas le Canadien ; il s'y attendait. Après avoir remercié vivement son frère indigène de son courage et de son dévouement, il lui avait demandé qui étaient les guerriers qu'il avait avec lui, et où il les avait laissés.

—Ce sont les jeunes Koanook et Nirrooba, répondit Willigo ; ils attendent plus bas sur la rivière que je leur fasse le signal d'avancer.

—Eh bien, fais-les venir ; je serais curieux de voir et d'interroger votre prisonnier.

L'Australien lança par deux fois à travers l'espace le cri éclatant comme un son de trompette, du pagou, sorte d'oiseau assez semblable au dindon, et il attendit. Le même cri fut renvoyé quelques secondes après ; les indigènes avaient compris et on allait les voir apparaître.

En quelques mots le Canadien eut mis ses compagnons au courant de la situation ; l'intervention des Nagarnooks les avait sauvés, car comment résister à une vingtaine d'hommes bien armés et qui ne reculent devant rien ? Après une courte délibération à laquelle prit part Willigo, il fut convenu qu'on se rendrait à marche forcée chez les Nagarnooks, où on leverait une douzaine de guerriers parmi les plus braves, et que munis de ce renfort, qui permettait d'accepter la lutte au besoin, on chercherait par de fausses pistes à égarer les batteurs du buisson, car à aucun prix il ne fallait révéler la situation du placer. On changerait donc de route pendant quelques jours, quitte à revenir dans la bonne voie, quand on serait parvenu à se débarrasser de la poursuite des maraudeurs.

En ce moment les deux jeunes guerriers de Willigo parurent avec leur prisonnier. Ils ne s'étaient avancés qu'avec la plus grande prudence, par crainte des sentinelles perdues que les bush-rangers pouvaient avoir lancées en avant. Une preuve que ces derniers étaient parfaitement renseignés, c'est qu'ils s'étaient arrêtés dans leur marche à environ cinq kilomètres en arrière ; ce qu'ils n'eussent pas fait si la décision du Canadien et de ses amis, de camper pendant deux jours sur les bords du Red-River, n'avait pas été connue d'eux.

L'opinion du trappeur, partagée par Willigo, fut qu'ils devaient avoir à leur solde deux ou trois indigènes uniquement chargés d'espionner la petite troupe, car aucun d'eux n'eût été assez habile et assez courageux pour venir affronter la carabine du Canadien à quelques pas de son campement.

La lune, alors dans son plein, éclairait presque à giorno la petite clairière où se trouvaient nos pionniers. On se ferait difficilement une idée, en Europe, des blanches clartés que l'astre des nuits répand à longs flots dans ces latitudes ; on distinguait tous les objets presque avec la même netteté qu'en plein jour. Willigo donna l'ordre à Kouanook et à Nirrooba de se porter en sentinelles à trois ou quatre cents mètres en avant, en leur enjoignant de se replier au moindre signe suspect ; puis l'on songea à s'occuper du prisonnier à qui, pour plus de sûreté, les indigènes s'étaient avisés de bander les yeux, et qui geignait sur un tas de feuilles sèches où on l'avait assis en arrivant.

Cette coutume de bander les yeux aux prisonniers soupçonnés d'espionnage existe dans toutes les tribus australiennes, et il arrive même qu'on les

leur crève quand on n'a pas de bandeaux sous la main. La légende raconte qu'une tribu tout entière fut détruite parce qu'un espion, rendu à la liberté après la guerre, avait, quelque temps après, conduit les siens jusqu'au grand village où il avait été prisonnier, ce qui avait entraîné le massacre complet de tous les habitants surpris sans défense.

On sera moins étonné de la rigueur avec laquelle on traite ces espions quand on saura qu'ils sont choisis, dans chaque tribu, parmi les criminels ayant mérité la mort, et qu'un guerrier honorable ne voudrait jamais faire ce hideux métier, beaucoup plus méprisé peut être encore en Australie qu'en Europe.

Sur l'ordre du Canadien, Willigo amena alors son prisonnier dans la partie la plus éclairée du campement.

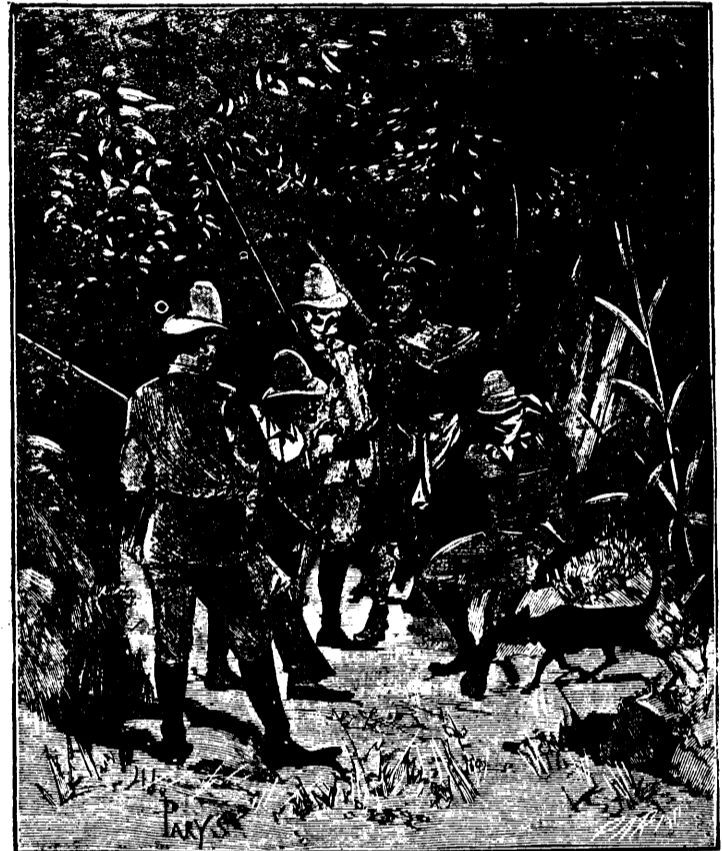
—Enlève lui bandeau et bâillon, fit le trappeur.

—Mon frère ne voit aucun danger à cela ? répondit le chef Nagarnook.

—Que veux-tu dire ?

—Quand nous l'avons surpris, il poussait des cris plus aigus que ceux de l'opossum blessé ; s'il recommence, ne peut-il attirer sur nous les bush-rangers ?

—Tu as raison, mais il y a un moyen de tout arranger cela ; enlève-lui d'abord son bandeau.



Willigo amena son prisonnier au campement.—Page 14, col 2

Le prétendu espion, qui ne pouvait ni voir ni parler, s'agitait d'une manière extraordinaire depuis qu'il avait entendu des voix européennes. Il n'était pas nécessaire de le regarder longuement pour reconnaître sa nationalité : son costume se composait d'un de ces complets en grosse toile jaunâtre, d'une résistance à l'épreuve, que l'on fabrique à Londres à l'emportepièce à l'usage des *travellers* et *excursionists* que la Grande-Bretagne expédie par cargaisons à travers le monde pour y débiter des bibles, des *prayer's books* et autres articles religieux destinés à préparer la voie aux cotonnades de Liverpool. Ses poches étaient en effet bourrées de petites brochures que les Nagarnooks n'avaient pas osé lui enlever, les prenant pour des instruments de sorcellerie à l'usage des coradjis ou sorciers européens. Sa tête était surmontée du casque légendaire, garni d'un crêpe vert, et, pour compléter le portrait, la partie visible de la figure laissait émerger deux immenses favoris couleur de poil de veau, qui eussent suffi pour enlever tous les doutes que l'on eût pu conserver sur les lieux qui lui avaient donné le jour ; il ne portait sur lui aucune arme, et quand les indigènes l'avaient rencontré, il avait à la main un simple bâton emmanché dans un marteau de minéralogiste, ainsi qu'un petit sac en peau de cinquante à soixante centimètres de long, qu'il portait pendu au cou par une courroie.

—C'est quelque brave prédicant de la Société Evangélique de Londres, fit Olivier en souriant.

—Je crois bien que nos Nagarnooks nous ont mis sur les bras une fâcheuse affaire ; ce pauvre diable, dans les circonstances où nous nous trouvons, ne peut être qu'un embarras et un danger pour nous ; dans tous les cas, il faut l'empêcher de crier.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)



—Eh bien, monsieur Gérard, vous voyez, ça marche.—Page 80, col. 2.

LA BELLE TENEBREUSE

TROISIÈME PARTIE

LA MARE AUX BICHES

—Aujourd'hui comme hier, monsieur, sans pitié ni remords. Et je viens vous voir une dernière fois, monsieur, pour vous dire ce que je veux, afin que rien ne me fasse soupçonner d'avoir manqué à mon devoir... Si l'honneur me défend de profiter, même dans l'intérêt d'un innocent, d'un secret que m'a révélé ma profession, il ne me défend pas de chercher la vérité en dehors de ce secret. Rappelez-vous, M. Daguerre, que le hasard peut m'être utile... en cette circonstance. Et ce sera non au médecin, mais à l'homme que le hasard s'adressera. Et ce sera l'homme et non le médecin qui ira trouver le juge, pour lui dire non ce que le médecin aura appris, mais ce qui aura été révélé à l'homme.

—Ah ! le hasard n'arrive jamais ainsi, à point nommé !...

—Eh bien, moi je vous dis : prenez garde....

—Bou. Je vous remercie. Je prendrai mes précautions.... Dès lors, c'est un duel entre nous.... monsieur mon fils ?... Vous, pour me livrer, sans forfaire à votre honneur de médecin, moi pour conserver ma tête... Soit... mais la situation est curieuse et l'on n'a pas vu souvent un père obligé comme moi de se défendre contre son fils....

—Il n'y a ici, ni père ni fils, il y a deux étrangers et c'est tout.

—Pardonnez moi.... vous n'empêcherez pas les choses d'être ce

qu'elles sont. Je suis votre père, c'est un fait contre lequel vous aurez beau vous insurger, vous resterez quand même mon fils....

—Et maintenant, monsieur, que vous connaissez mes intentions, voici ce que je viens vous proposer.

—Je refuse d'avance, parce que je suis sûr que vos propositions sont inacceptables

—Peut-être. Vous êtes coupable et un innocent est menacé de subir le châtiement que vous avez mérité. Fuyez, quittez la France, mais auparavant remettez moi votre aveu, par écrit,—Le récit de votre crime,—ou sinon auparavant, faites le moi parvenir dès que vous vous jugerez à l'abri de la justice française. J'irai trouver M. Laugier et je lui dirai : "Voici la preuve que vous me demandiez l'autre jour lorsque j'ai éveillé vos défiances en me portant garant de l'innocence de M. Beaufort. Voici le nom de l'assassin... L'assassin est hors d'atteinte. Rendez la liberté à l'innocent." Beaufort sera sauvé !

—Pas du tout. Beaufort restera sous les verrous.

—Comment cela ?

—Est-ce que vous croyez que ma lettre suffirait ?... Pas le moins du monde. L'aveu n'a jamais été considéré comme une preuve rendant inutiles toutes les autres

—Ces autres preuves, moi je les donnerai, je serai délié de mon ser-

ment et je pourrai parler. Je dirai comment je vous ai trouvé mourant et ce qui s'en est suivi. . . . Et ce n'est pas tout. . . . Je restituerai de votre part les quatre cent cinquante mille francs que vous avez volés dans la valise de Valognes et que vous avez réussi à cacher, malgré votre faiblesse, votre souffrance, votre blessure.

— Pour cela monsieur mon fils, n'y comptez pas. . . .

— Cette restitution montrerait, du moins, votre repentir. . . .

— Je vous l'ai dit tout à l'heure : je me doutais que vous alliez me proposer des conditions impossibles. N'en parlons plus.

— Il n'y a donc plus rien d'humain en vous, M. Daguerre, que vous vous obstinez ainsi dans votre crime ! . . . Ni les menaces, ni les prières ne vous ébranlent. . . . C'est la dernière fois que je viens ici et que je vous vois. . . . mais n'oubliez pas que jour et nuit je veillerai. . . . que jour et nuit ma pensée sera occupée de vous. . . . ne l'oubliez pas. . . . Ce n'est pas comme en traître que je veux vous combattre, c'est au grand jour. . . . et la conscience libre et tranquille. . . .

— Je vous remercie de m'avoir averti, mais je ne suis pas le dernier des imbéciles et je savais à quoi m'en tenir sur vos dispositions. Puisque vous me conseillez d'être sur mes gardes, ce sera fait.

— Une dernière fois, je vous supplie, monsieur.

— Une dernière fois, c'est inutile, monsieur mon fils.

— A la grâce de Dieu ! C'est vous qui l'aurez voulu !

Le jeune homme se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Il allait sortir quand on entendit tout à coup dans la campagne la voix sonore de Glou-Glou accompagnant son orgue.

Gérard tressaillit et prêta l'oreille. Le mendiant jouait :

Vous qui parlez si tendrement,
Jeune fillette, jeune amant,
Prenez garde,
La Dame blanche vous regarde,
La Dame blanche vous entend.

— Jan-Jot m'avertit qu'on me surveille toujours. . . . pensa-t-il.

Daguerre avait remarqué son mouvement. Lui aussi écoutait l'orgue.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il.

— Cela veut dire que je suis surveillé, que l'on m'a vu entrer ici, ou du moins l'on se doute que je puis y être. . . . et que l'on guette mon départ, pour en être sûr.

Daguerre avait pâli. Il s'était levé. La peur lui rendait des forces.

— Vous m'avez trahi ? dit-il sourdement.

— Non. M. Laugier me fait suivre, parce qu'il se rappelle ce que je lui ai dit.

— Ne sortez pas. Attendez.

Gérard gardait le silence. Au bout de quelques instants :

— Vous voyez, dit-il, à quoi tient votre liberté. . . . Que l'on me voie sortir, qu'un soupçon vous atteigne. . . . qu'un faible indice surgisse pour confirmer ce soupçon et vous êtes perdu. . . . Réfléchissez, M. Daguerre. . . . écrivez cette lettre d'aveu que je vous demande. . . . et que Dieu vous pardonne le mal que vous avez fait.

— Non ! . . .

— Alors, ne vous en prenez qu'à vous-même du mal qui vous arrivera.

Etrange situation que celle où se trouvait le jeune homme.

Il était obligé de protéger l'assassin de Valognes !

N'était-ce pas le protéger, en effet, que d'empêcher l'agent Pinson de porter ses soupçons de ce côté !

N'était-ce pas le protéger que d'éviter toute imprudence qui aurait pu, en éveillant les doutes de la justice, faire donner à son enquête une autre direction !

Et Daguerre soupçonné seulement, n'était-ce pas Daguerre perdu ?

Le misérable le comprenait, car il était ému et son regard où se lisait l'épouvante, malgré les efforts qu'il faisait pour la dissimuler, interrogeait fiévreusement le docteur, essayant de suivre sur cette physionomie les impressions de l'âme.

— Ah ! dit-il avec rage, comme vous souhaitez, n'est-ce pas, au fond du cœur, que ce danger, que j'ignore et que vous devinez encore lointain, se rapproche de moi et me menace directement. . . . Comme vous seriez heureux de me voir perdu ! . . .

— Oui.

— Cependant je ne vous ai jamais fait de mal, moi !

— C'est que jamais je ne me suis trouvé sur votre chemin.

— N'oubliez pas que vous aurez beau faire. . . . il y aura toujours entre nous un lien sacré, une chaîne que rien au monde ne pourra rompre : vous êtes mon fils. . . .

— Quand je vous entends dire que je suis votre fils, des nausées me viennent. . . . J'ai honte de moi. . . . Je me méprise. . . .

— Rien ne peut empêcher ce qui est.

— Quand je vous entends dire que je suis votre fils. . . . je pense à ma mère que vous avez déshonorée, à ma mère, enfant pure, confiante, que vous avez trompée. . . . à ma mère devenue pauvre, que vous avez si lâchement abandonnée le lendemain de sa ruine, lâche, misérable et infâme. . . .

Daguerre eut un geste de colère et de menace. . . .

— Alors, je vois qu'il est inutile de vous implorer et d'essayer de vous attendrir.

— Inutile, en effet. Cela ne prouve chez vous qu'une lâcheté de plus.

— C'est bien. Je me défendrai. . . . Mais je vous en préviens, je me défendrai en désespéré, comme une bête fauve. . . . qui comprend qu'elle va mourir et qui ne cherche plus qu'à mordre pour le plaisir de mordre.

— A la bonne heure, je vous retrouve. Je vous aime mieux ainsi.

Le docteur sortit dans le jardin. Celui-ci était très vaste clos, de murs et planté partout de très beaux arbres.

Gérard ne pouvait craindre d'être aperçu de la campagne.

Il se dirigea, par les arbres, jusqu'à la grille.

Le soir tombait. La campagne était silencieuse, au loin seulement les clochetes des troupeaux s'entendaient, monotones, mélancoliques. Déjà les oiseaux ne chantaient plus. Ils cherchaient les arbres et les branches où, à l'abri des rapaces nocturnes, ils voulaient dormir. C'était la paix qui descendait avec la nuit sur la terre.

Il écoutait, l'orgue n'avait plus joué.

— Me suis-je trompé, disait-il. . . . ou Jan-Jot a-t-il pris un air pour un autre ? . . . Et en voulant me rassurer ne m'a-t-il pas effrayé sans raison ?

Il essaya de regarder par la grille ; s'il avait fait jour, il aurait pu voir assez loin dans la campagne, mais la nuit était descendue tout à fait.

Il en était réduit à attendre, confiant dans la finesse et l'intelligence du joueur d'orgue.

Depuis une heure il était là, assis sur un banc, sous une charmille, — là où aimait à venir Beaufort, jadis, et où il l'avait rencontré bien des fois, — quand de nouveau l'orgue se fit entendre.

Il prêta l'oreille. L'orgue jouait l'air :

Voyez sur cette roche
Ce brave à l'air fier et hardi
Son mousquet est près de lui,
C'est son fidèle ami.

— Cette fois, il n'y a plus de danger ! murmura Gérard.

Il ouvrit la grille, sortit et se trouva dans la campagne.

— Seulement, dit-il encore, je voudrais bien savoir ce qui s'est passé et d'où vient l'alerte de tout à l'heure.

Rien n'était plus facile que de rejoindre Glou-Glou.

L'orgue jouait toujours :

Diavolo ! Diavolo ! . . .

Jan-Jot, derrière sa haie, vit arriver le docteur.

— Eh bien, monsieur Gérard, vous le voyez, ça marche.

— Pourquoi votre signal m'a-t-il fait mettre sur mes gardes ?

— Figurez-vous que le barbu vous avait perdu dans Creil. C'était au moment où j'avais une discussion avec les sergents de ville ; alors, comme je savais que vous veniez chez M. Daguerre, je suis accouru me poster ici, je vous ai vu entrer et pour que vous n'ayez rien à craindre je vous ai joué :

Voyez sur cette roche. . . .

Puis, je me suis mis à casser une croûte, vu que toutes ces courses et contre-courses m'avaient mis en appétit. Au bout d'une heure, qu'est-ce que j'aperçois, débouchant dans la plaine ? Mon barbu. Il va se poster derrière des arbres et il attend. C'est alors que je vous ai joué :

Prenez-garde, prenez garde,
La Dame blanche vous regarde.

Il m'a paru, de loin, si interloqué de m'entendre qu'il n'est pas resté longtemps. Il est rentré dans Creil.

— Surveillait-il particulièrement la maison de M. Beaufort ?

— Non, il lui tournait le dos. Il m'a paru seulement qu'il s'attendait à ce qu'il vous verrait sortir de la ville. Son espoir a été déçu. Il a fini par perdre patience. Il est rentré dans Creil. Je l'ai filé à mon tour pour être sûr que ce n'était pas un frime. Et je l'ai quitté qu'au moment où il entra au Palais de Justice. Ah ! j'oubliais de vous dire que c'est un agent de la Sûreté.

— Comment le savez-vous ?

— Parbleu ! il m'a montré sa carte pour me signifier d'avoir à ne pas tourner ma manivelle derrière son dos.

Prenez garde, vous pouvez vous compromettre.

— Pas de danger. Je suis en règle.

— Revenez demain, dans la matinée, me voir. Peut-être aurais je besoin de vous.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Gérard. Tout à votre service, je vous l'ai dit. Je n'ai qu'un bras, mais il est bon.

Gérard rentra chez lui.

Sa mère lui dit :

— Il y a une heure, un peu avant la tombée de la nuit, un homme est venu te demander. Je lui ai répondu que tu étais absent. Alors il m'a fait plusieurs questions qui m'ont paru singulières.

— Comment était cet homme ?

— Très brun, coiffé d'un chapeau panama, une barbe noire. . . . propre.

— C'est mon homme. Et que t'a-t-il demandé ?

— Il voulait savoir les noms de tes malades, et chez qui surtout tu pouvais être à ce moment-là.

— Que lui as-tu répondu ?

— Rien.

— Tu as bien fait. Et désormais sois prudente.

— Que se passe-t-il donc, mon enfant ?

— Je suis très malheureux, ma mère. D'autant plus malheureux que je ne puis même pas te prendre comme conseillère, comme confidente.



L'EFFET DESIRE.
 CARROLLTON, CO. GREEN, ILL., NOV. 1888.
 Je recommande fortement le Tonic Nerveux du Père Koenig à tous ceux qui souffrent du mal de tête autant que mon fils à souffert d'rant 5 ans, car deux bouteilles l'ont complètement guéri.
 M. MCTIGUE.

UNE PREUVE EVIDENTE.
 ORILLIA, ONT., CANADA, JUIN 1888.
 Je fus attaqué d'épilepsie en novembre 1878. Demeurant alors à New York, j'y consultai les meilleurs médecins qui ne purent qu'arrêter la maladie; les plus honnêtes d'entr'eux m'avouèrent qu'elle était incurable. Je fus contraint d'abandonner mes occupations et de retourner au Canada en 1888. J'ai depuis essayé d'innombrables remèdes et consulté quelque-uns des meilleurs médecins, sans aucun avantage jusqu'à ce que je fisse usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, en 1888, et depuis cette époque je n'ai pas subi une seule attaque.
 M. J. CLIFFORD.

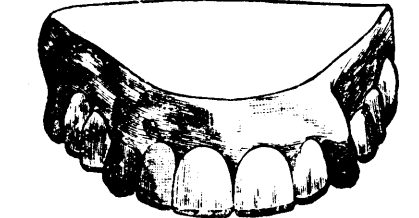
GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
 Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.
 Au Canada, par Saunders & Co., London-Ont.; E. Leonard, Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec.

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ
 Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes
Les Villes et Villages
 importants dans les deux Provinces.
 Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE
 sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
 Boston, Fall River, New-York
 et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
 Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand Tronc, à Montréal où à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
 Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.
DR BROUSSEAU
 No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entre lent le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille
HENRY R. GRAY,
 Chimiste pharmacien,
 122 rue St-Laurent.

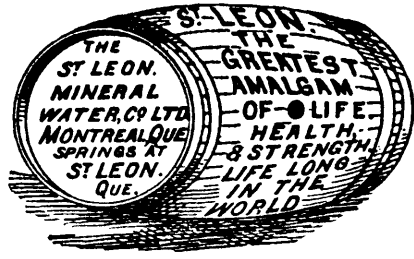
BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
 En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
 Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Ne manquez jamais d'une provision
 — D E —
JOHNSTON'S FLUID BEEF
 Convenable dans l'alimentation domestique. — 0 —
 Indispensable en temps de maladie.

10247

ROBILARD 27, rue St-André.—Seul embouteilleur.



Téléphone 1432.
 Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25c le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la **CIE D'EAU ST-LEON, 54, Carré Victoria, Montréal.** Branches: 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame

Comment se servir de l'Eau Minerale St-Léon
 Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant déjeuner. Un ou deux verres, aux repas, agiront d'une manière très efficace contre la dyspepsie.
 Prenez cette eau qui est un des meilleurs alteratifs, buvez-en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.
 Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire de maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants

MAISON - BLANCHE
 65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapelleries et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851
 Capital..... \$1,200,000
 Actif au-delà de..... 1,550,000
 Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. E. BOURG & FILS Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
 ARTHUR HOUBE Agent du tout français PIERRE DUPONT Insp. des Ag.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
 Le Célèbre
CHOCOLAT MENIER
 VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.
 Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTRÉAL.

J. EMILE VANIER
 (Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
 INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
 107, rue St-Jacques, Royal Building
 Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger

THIS PAPER may be used for all kinds of printing, books, newspapers, etc.

A. LEOPRED
 (Gradué de Laval et de McGill)

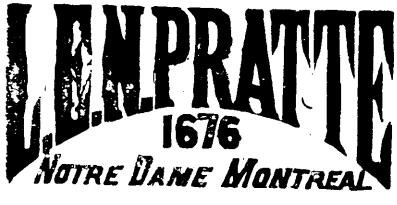
INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales: Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

HAZELTON PIANOS.

LE CHOIX DES ARTISTES
 Pas d'agents, veuillez vous adresser directement au magasin



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les
Poudres Orientales
 les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le
 DEVELOPPÉMENT

— ET LA —
 Fermeté des Formes de la Poitrine
 CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5
 En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:
L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
 MONTREAL Tél. Bell 6513

A1. Un Article Parfait

COOK'S FRIEND BAKING POWDER.

La qualité la plus pure de Crème de Tartre; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries. Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est malade tenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le vendent

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes les phases.
SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.
 Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.
 Plusieurs soignées maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que; Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payé sur réception du prix (50cts ou \$1.00) en adressant
FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE